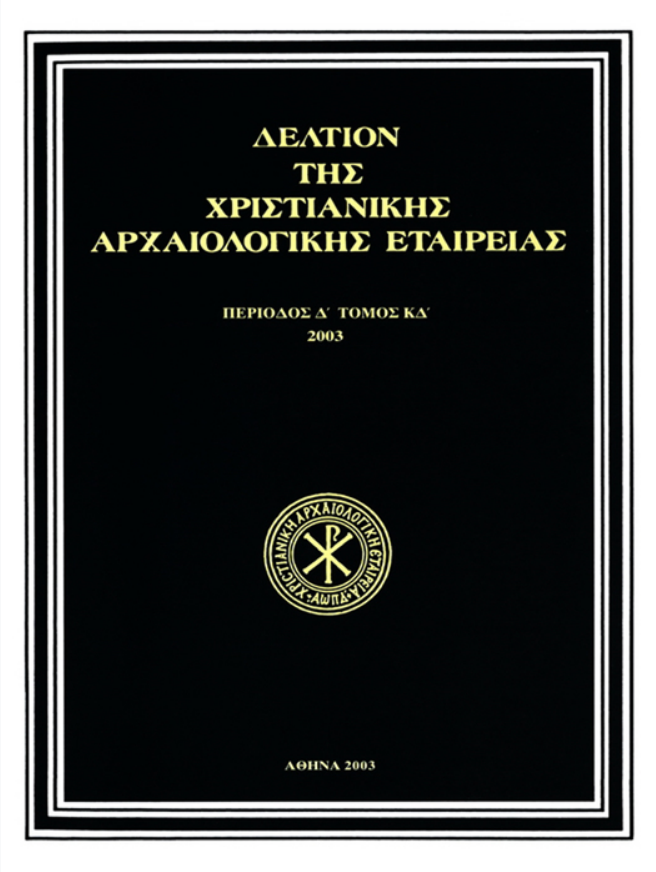
ePublishing
ΕΘΝΙΚΟ ΚΕΝΤΡΟ ΤΕΚΜΗΡΙΩΣΗΣ
NATIONAL DOCUMENTATION CENTRE

Δελτίον της Χριστιανικής Αρχαιολογικής Εταιρείας

Τόμ. 24 (2003)

Δελτίον ΧΑΕ 24 (2003), Περίοδος Δ'. Στη μνήμη του Νίκου Οικονομίδη (1934-2000)



Η επιβεβαίωση της αυθεντίας του επισκόπου στους παλαιοχριστιανικούς ναούς της Βόρειας Αδριατικής: από την επιγραφή στην εικόνα

Jean-Pierre CAILLET

doi: 10.12681/dchae.363

Βιβλιογραφική αναφορά:

CAILLET, J.-P. (2011). Η επιβεβαίωση της αυθεντίας του επισκόπου στους παλαιοχριστιανικούς ναούς της Βόρειας Αδριατικής: από την επιγραφή στην εικόνα. *Δελτίον της Χριστιανικής Αρχαιολογικής Εταιρείας*, *24*, 21–30. https://doi.org/10.12681/dchae.363

https://epublishing.ekt.gr | **e-Εκδότης:** EKT | **Πρόσβαση:** 21/01/2026 02:27:31

ΔΕΛΤΙΟΝ ΤΗΣ ΧΡΙΣΤΙΑΝΙΚΗΣ
ΑΡΧΑΙΟΛΟΓΙΚΗΣ ΕΤΑΙΡΕΙΑΣ

L'affirmation de l'autorité de l'évêque dans les sanctuaires paléochrétiens du haut Adriatique: de l'inscription à l'image

Jean-Pierre CAILLET

Τόμος ΚΔ' (2003) • Σελ. 21-30

ΑΘΗΝΑ 2003

www.deltionchae.org

Jean-Pierre Caillet

L'AFFIRMATION DE L'AUTORITÉ DE L'ÉVÊQUE DANS LES SANCTUAIRES PALÉOCHRÉTIENS DU HAUT ADRIATIQUE : DE L'INSCRIPTION À L'IMAGE

Dès les premières décennies du IVe siècle, l'inscription insérée dans le pavement de la basilique sud du complexe cathédral d'Aquilée (Fig. 1) fait état du rôle capital de l'évêque Théodore dans l'implantation du premier grand sanctuaire chrétien dont est en mesure de se doter ouvertement la ville après la promulgation de l'édit de tolérance[1] : *omne baeate fecisti et gloriose dedicasti*, indiquent en effet les dernières lignes du texte, à l'adresse du pasteur local. Pourtant, le début de cette même épigraphe semble faire allusion – outre à l'incontournable bienveillance divine, *adiuuante Deo omnipotente* – à l'aide des fidèles constituant le « troupeau » de Théodore : *poemnio caelitus tibi traditum*, le cas du substantif devant probablement s'interpréter comme un ablatif absolu à mettre en pendant à *Deo* mentionné ci-avant et à associer, comme celui-ci, à *adiuuante*[2]. La présence d'une série de personnages en buste dans les panneaux tapissant le *quadratum* (Fig. 2), un peu plus à l'Ouest, conforte cette proposition : il s'agit très certainement de notables de la cité, ayant dû par leurs offrandes assumer une part non négligeable du financement de la construction de cette église et de la réalisation de son décor. Se trouvent donc posés là, pour ainsi dire d'emblée dans l'histoire de l'établissement officiel du christianisme, les termes d'un processus suivant lequel le chef spirituel de la communauté locale apparaît dépendre, et de manière assez étroite, de la générosité des laïcs – laïcs qui, évidemment, tendent à s'arroger le privilège de signaler leur geste dans le cadre même de l'édifice. Mais l'exemple initial d'Aquilée s'avère remarquable aussi par la distribution topographique de ces témoignages : car si l'inscription de l'évêque dédicant bénéficie de l'emplacement d'honneur, dans l'espace liturgique réservé aux clercs, les portraits des donateurs restent en dehors de cette même zone. Enfin, nous avons également affaire aux deux *media* susceptibles de commémorer de façon pérenne l'œuvre et l'engagement des divers protagonistes : l'inscription et l'image, avec ici un usage de cette dernière au bénéfice des donateurs laïcs.

Si, de la sorte, bien des traits de ce qui nous occupe s'affirment déjà, l'état fort incomplet dans lequel se présente aujourd'hui l'ensemble épiscopal d'Aquilée interdit d'y percevoir l'éventuelle complexité du dispositif : le mobilier liturgique, dont certains éléments pouvaient aussi comporter des épigraphes, a totalement disparu ; et surtout, presque rien ne subsiste de l'élévation du bâtiment, qui aurait également pu accueillir d'autres textes ou images de même caractère[3]. C'est seulement pour le milieu du VIe siècle que l'on

1. Cf. notamment J.-P. Caillet, *L'évergétisme monumental chrétien en Italie et à ses marges, d'après l'épigraphie des pavements de mosaïque (IVe-VIIe s.)*, Rome 1993, p. 123-141, avec bibliographie antérieure, et en particulier p. 137-139 pour l'inscription ici en question.

2. Y.-M. Duval, Jonas à Aquilée : de la mosaïque de la Theodoriana sud aux textes de Jérôme, Rufin, Chromace, *Aquileia romana e cristiana fra II e V secolo. Omaggio a Mario Mirabella Roberti* (=*Antichità altoadriatiche*, XLVII), Trieste 2000, p. 281-283. Indépendamment de l'interprétation – à notre sens discutable – de ce texte comme un éloge funéraire, notons que l'auteur exclut formellement l'hypothèse alternative d'un datif d'intérêt pour *poemnio* ; comme précédemment, nous resterons à cet égard plus prudents (cf. les deux témoignages romains auxquels nous renvoyions, et où le cas est attesté : E. Diehl, *Inscriptiones latinae christianae ueteres*, Berlin 1925-31, p. 975, 978). Mais au demeurant, et comme il est fortement suggéré par la présence des portraits évoqués ci-après, il n'y a guère de doute que ceux que désigne le vocable *poemnion* ont bien contribué à la réalisation de ce programme : c'est ici l'essentiel.

3. Rappelons que de la «Théodorienne » sud ne subsistent encore que quelques fragments d'un plafond peint à motifs de caissons et d'un mur latéral, également peint, à motifs de bassins, barrières de jardin et *putti* ; cf. leur signalement par, notamment, L. Bertacchi dans *Da Aquileia a Venezia* (ouvrage collectif), Milan 1980, p. 215 et fig. 183-184.

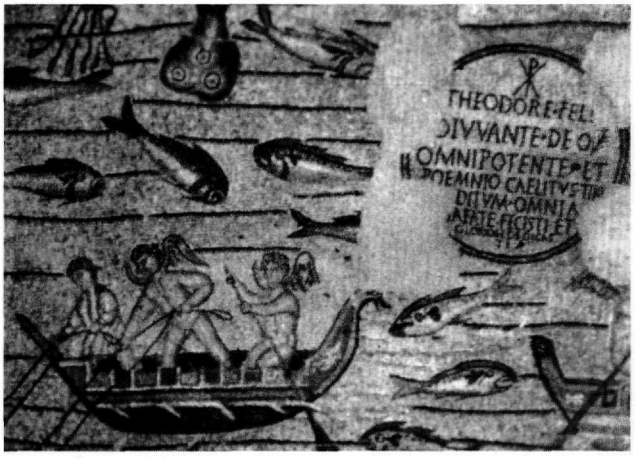


Fig. 1. Aquilée, chœur de la basilique « théodorienne » sud. Inscription de l'évêque Théodore.

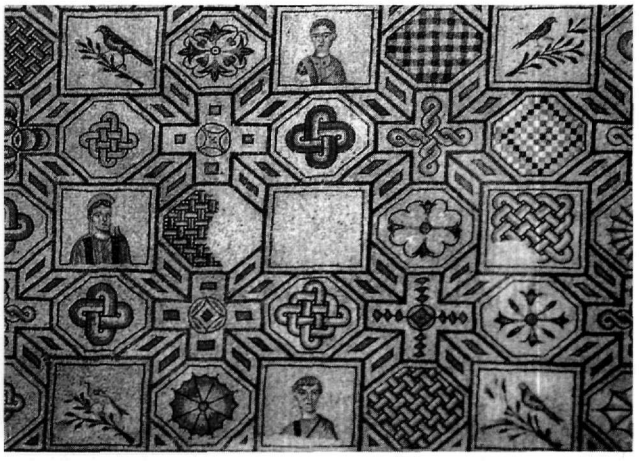


Fig. 2. Aquilée, nef de la basilique « théodorienne » sud. Portraits de donateurs.

dispose, notamment avec les exemples bien connus de Saint-Vital et de Saint-Apollinaire-in-Classe à Ravenne et de la basilique « euphrasienne » à Poreč, de cas exceptionnels où, sinon en totalité, l'essentiel du moins de la documentation épigraphique et du programme figuré permet de s'assurer d'une réelle complémentarité des composantes du système et, par ce biais, de préciser sensiblement les intentions de l'évêque.

Nous entamerons l'examen de ces programmes par celui de Poreč[4], qui offre le cas de figure sans doute le plus proche de la « Théodorienne » d'Aquilée : l'évêque dédicant y a en effet œuvré avec le concours pécuniaire de plusieurs fidèles, sans que l'un d'eux ait semble-t-il joué à l'égard des autres – ou à l'égard du prélat lui-même – un rôle prépondérant. C'est du moins ce qui ressort des quelques inscriptions encore lisibles vers la fin du XIXe siècle sur le pavement des collatéraux[5]. Cinq donateurs s'y trouvent mentionnés : un archidiacre et quatre laïcs dont un « clarissime » (à considérer comme un simple notable régional, à l'époque) et l'épouse d'un « illustre » (soit cette fois un membre de rang élevé dans l'ordre sénatorial). L'importance de l'offrande de chacun était, suivant un usage alors de plus en plus répandu dans ces contrées, précisée par une superficie de *tessellatum* ; il s'agissait de superficies assez faibles, au demeurant, puisque limitées à 90 pieds (correspondant à un peu plus de 8 mètres carrés dans le système métrique et, si les équivalences que nous avons tenté d'établir sont fiables, à une somme de l'ordre de 2,5 *solidi*[6]). Quant aux formulaires des inscriptions, ils ne se départissent pas d'un laconisme lui aussi de rigueur dans les documents contemporains de même nature : soit le signalement de l'identité du donateur avec sa qualité ou son titre, et le montant chiffré de sa participation, ainsi que, pour deux des donatrices, la motivation (*pro uoto suo*). L'ensemble de ces offrandes ne s'élevait qu'à une portion peu importante – environ 24 mètres carrés – d'un pavement qui, s'il s'étendait comme on peut le conjecturer à la totalité de l'édifice, devait couvrir plus de 500 mètres carrés. Naturellement, d'autres inscriptions de dona-

4. Pour une approche globale de l'édifice, cf. notamment B. Molajoli, *La basilica eufrasiana di Parenzo*, Padoue 1943², puis A. Terry, *The Architecture and Architectural Sculpture of the Sixth-Century Eufrasius Cathedral Complex in Poreč*, Ph.D. University of Illinois, repr. Ann Arbor 1984, et M. Prelog, *The Basilica of Euphrasius in Porec*, éd. angl., Zagreb-Poreč, 1986 et 1994. Pour une présentation détaillée de l'état actuel des mosaïques et des restitutions envisageables, cf. A. Terry et H. Maguire, The Wall Mosaics at the Cathedral of Eufrasius in Poreč: Preliminary Reports, *Hortus Artium Medievalium* 4 (1998), p. 199-221 ; 6 (2000), p. 159-181 ; 7 (2001), p. 131-166.

5. Caillet, *L'évergétisme* (cit. n. 1), p. 324-331.

6. *Ibid.*, p. 431-432, ainsi que *id.*, Le prix de la mosaïque de pavement, IVe-VIe s., *VI Coloquio internacional sobre mosaico antiguo, Palencia-Mérida 1990* (1994), p. 409-414. La validité de ce système a été contestée par D. Mazzoleni (cf. son compte rendu de notre ouvrage dans la *RAC*, 1996, 1-2, p. 434-435) ; mais, outre le fait que nous ne prétendions suggérer que des ordres de grandeur – et non des équivalences exactes ! –, certaines données étayant la proposition s'avèrent bien établies : ainsi la stabilité de la valeur du *solidus* à partir de la fin du IVe siècle (cf. notamment C. Morrisson, Monnaie et prix dans l'Empire protobyzantin, Ve-VIIe s., *Hommes et richesses dans l'empire byzantin, 1: IVe-VIIe siècles* (ouvrage collectif), Paris 1989, p. 257-258).

teurs pouvaient avoir été insérées au sol de la nef centrale. Il reste que la modicité ici attestée – y compris de la part de l'« illustre » – engage à envisager que l'essentiel du financement avait été opéré sur les fonds dont disposait l'Eglise locale, et que l'évêque avait d'emblée à sa disposition. Dans ces conditions, il n'est guère surprenant qu'Euphrasius se soit arrogé les privilèges d'emplacements d'honneur, d'inscriptions plus développées, et de la représentation figurée, pour commémorer son action ; et nous nous attacherons justement à chacun de ces aspects. Quant aux emplacements, on relève d'une part le souci d'un témoignage à l'adresse de Dieu même : en effet, l'inscription[7] qui s'affiche sur la face antérieure de l'un des autels aujourd'hui conservés (Fig. 3) – l'autel majeur originel ? – pouvait évidemment être lue par les clercs officiant mais, du double fait d'une implantation reculée aux approches de l'abside et de la quasi occultation par la clôture du chœur, demeurait invisible aux fidèles rassemblés dans la nef ; c'est donc très certainement au regard du Tout-Puissant que ce premier texte était en priorité destiné ; et à cet égard, le choix du support même de la célébration eucharistique – un support sanctifié, en outre, par l'incorporation de reliques – ne saurait être perçu comme indifférent. Pour autant, Euphrasius n'a pas négligé d'apposer sa marque en vue immédiate des fidèles : cela par l'adjonction de son monogramme au sommet des colonnades de la nef (Fig. 4) ; il est d'ailleurs remarquable, à ce propos, que l'évêque ait pris soin de faire spécialement graver à son nom les coussinets surmontant des chapiteaux importés, pour leur part, des ateliers d'Orient. En troisième lieu, c'est à la fois à l'intention de Dieu, du corps des clercs et de celui des laïcs qu'Euphrasius s'est approprié la demi-coupole de l'abside – tribunal symbolique du Seigneur, aire dévolue à ses représentants et zone de focalisation de l'attention des fidèles – pour y exposer son effigie même dans l'acte d'offrande du sanctuaire, maquette en main (Fig. 5). L'évêque parentinien reprenait ainsi un usage sans doute inauguré à Rome dans les premières décennies du VIe siècle[8], et consistant à exalter le mérite du dédicant en le représentant aux côtés des saints – ici, du grand martyr local Maurus tout particulièrement – et dans une attitude similaire à celle de ceux-ci à l'approche de la Divinité : soit, foulant la verdure paradisiaque et, par anticipation pour ainsi dire, jouissant de l'inclusion dans la sphère céleste. L'iconographie parachève de la sorte ce qu'induisaient les inscriptions : car si, comme nous venons de le voir, la seule marque du nom suffisait à « timbrer » l'église dans son espace le moins sacré, et si à la table du sacrifice convenait le plus sobre rappel de l'accomplissement d'un devoir majeur de la charge épiscopale, l'exaltation hyperbolique du (re)fondateur en légende de la composition imagée principale[9] s'offrait bien là au mieux pour justifier le glorieux voisinage dans lequel s'affichait l'évêque[10]. Au total donc, l'emprise du prélat s'affirme de la

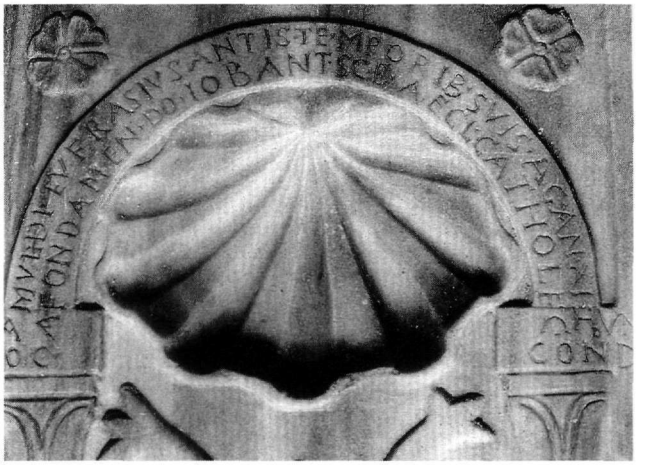


Fig. 3. Poreč, basilique « euphrasienne ». Autel avec inscription de l'évêque Euphrasius.

7. Cf. Molajoli, *La basilica* (cit. n. 4) et Prelog, *The Basilica* (cit. n. 4), respectivement p. 52 et p. 35. *(Famul(us) D(e)i Eufrasius antis(tes) temporib(us) suis ag(ens) an(num) XI a fondamen(tis) D(e)o iobant(e) s(an)c(t)e aecl(esie) catholec(e) hunc loc(um) cond(idit).*

8. Aux Saints-Côme-et-Damien ; cf. notamment Chr. Ihm, *Die Programme der christlichen Apsismalerei vom vierten Jahrhundert bis zur Mitte des achten Jarhunderts*, Wiesbaden 1960 (et 2e éd. Stuttgart 1992), p. 137-138, et G. Matthiae, *Pittura romana del Medioevo, I: Secoli IV-X*, éd. revue par M. Andaloro, Rome 1987, p. 90-91, 233-234, 248. Pour une approche globale de cette thématique, cf. aussi J.-P. Caillet, L'évêque et le saint en Italie : le témoignage de l'iconographie haut-médiévale et romane, *Les cahiers de Saint-Michel de Cuxa* XXIX (1998), p. 29-44.

9. Molajoli, *La basilica* (cit. n. 4) et Prelog, *The Basilica* (cit. n. 4), respectivement p. 27 et p. 21. *Hoc fuit in primis templum quassante ruina terribilis labsu nec certo robore firmum exiguum magnoque carens tunc furma metallo sed meritis tantum pendebat putria tecta. Ut uidit subito labsuram pondere sedem prouidus et fidei feruens ardore sacerdus Eufrasius s(an)c(t)a precessit mente ruinam. Labente melius sedituras deruit sedes fundamenta locans erexit culmina templi. Quas cernis nuper uario fulgere metallo perficiens coeptum decorauit munere magno aecclesiam uocitans signauit nomine (Christi) congaudiens opri sic felix uota peregit.*

10. Et par extension, d'ailleurs, l'Eglise parentinienne qu'il dirigeait et que l'archidiacre Claudius se trouvait ici personnifier (ajoutons que le rôle essentiel du clerc de ce rang – dans la gestion des biens de la communauté, notamment – se voyait ainsi particulièrement signalé).

Fig. 4. Poreč, basilique « euphrasienne ». Chapiteau et coussinet avec monogramme de l'évêque Euphrasius.

manière la plus parfaite ; textes et image, en concours véritablement idéal, imposent avec une extrême prégnance la notion non seulement du chef de la communauté et de l'ordonnateur des actes de foi, mais encore celle du familier des arcanes de l'au-delà.

La situation de départ différait très sensiblement à Saint-Vital de Ravenne[11]. Là, rien ne porte aujourd'hui témoignage d'une aide au financement par plusieurs offrandes d'importance minime (absence de témoignage d'autant plus significative qu'on ne peut trop invoquer leur disparition accidentelle : une partie assez substantielle du pavement de mosaïque, ainsi que des dispositifs liturgiques, sont encore conservés et s'avèrent bien anépigraphes). En revanche, un seul évergète apparaît avoir matériellement assumé la totalité de l'entreprise : rappelons que le *Liber pontificalis* de l'Eglise ravennate, rédigé au IXe siècle par Agnellus, nous a en effet transmis les textes des deux dédicaces monumentales qui, apparemment, se trouvaient placées dans le « narthex » précédant le corps principal du sanctuaire. L'une, gravée dans une plaque de marbre, consistait en l'acte purement juridique de fondation ; s'y voyait d'abord mentionnée de la manière la plus concise la prise en charge extensive du gros-œuvre et du décor par l'argentier – c'est-à-dire banquier[12] – Julianus, expressément mandaté par l'évêque Ecclesius[13] ; notons au passage que l'importance majeure de l'intervention de Julianus lui valait d'être présenté là comme le véritable dédicant de l'édifice. Suivait, avec l'indication de la date par le nom du consul éponyme, le signalement de la consécration par l'évêque Maximien. Ainsi que l'a relevé F.W. Deichmann, ce formulaire traduit donc strictement les impératifs codifiés par la législation impériale[14] : car seul, théoriquement, un prélat pouvait prendre l'initiative de fondation d'un sanctuaire ; et seul un prélat, à nouveau, avait qualité pour le mettre en service par le rituel de consécration. Il reste que l'emploi du verbe *dedicare* au bénéfice de Julianus, ainsi que l'emplacement avantageux de cette inscription à l'entrée de l'église, attiraient forcément l'attention sur l'argentier évergète. Cela d'autant plus que la seconde des épigraphes apposées dans cette zone – épigraphe rehaussée par une réalisation en tesselles d'argent – glorifiait également l'œuvre de Julianus : il s'agissait, suivant les usages en vigueur à l'époque païenne et assez régulièrement repris par les dignitaires d'Eglise, du « doublement » de la dédicace juridique par une épigramme beaucoup plus nettement laudative[15]. Cela correspondait donc au couple des inscriptions qu'Euphrasius de Poreč faisait dans le même temps apposer sur l'autel et à la demi-coupole de sa basilique ; mais avec, dans le cas présent, l'expression du partage des mérites entre le donateur laïc et l'évêque mandant

11. Pour la présentation la plus détaillée de l'ensemble de l'édifice et de son décor, cf. F.W. Deichmann, *Ravenna. Hauptstadt des spätantiken Abendlandes. Kommentar*, 2, Wiesbaden 1976, p. 47-230.

12. Pour les diverses conjectures quant à la personnalité de ce dédicant, *ibid.*, p. 21-27.

13. *Beati martiris Vitalis basilica mandante Ecclesio uero beatissimo episcopo a fundamentis Iulianus argentarius edificauit ornauit atque dedicauit consecrante uero reuerendissimo Maximiano episcopo sub die XIII. Sexies pacifici Basilii iunioris*. Cf. F.W. Deichmann, op.cit., p. 3, n° 3.

14. *Ibid.*, p. 15-21.

15. *Ibid.*, p. 3, n° 2, et p. 29-33 pour la complémentarité des divers types d'inscription. *Ardua consurgent uenerando culmine templa nomine Vitalis sanctificata Deo. Geruasiusque tenet simul hanc Prothasius arcem quos genus atque fides templaque consotiant. His genitor natis fugiens cuntagia mundi exemplum fidei martiriique fuit. Tradidit hanc primus Iulianus Eclesius arcem qui sibi commissum mire perfecit opus. Hoc quoque perpetua mandauit lege tenendum hiis nulli liceat condere membra locis. Sed quod pontificum constat monumenta priorum fas ibi sit tantum ponere sed similes.*

Fig. 5. Poreč, basilique « euphrasienne ». Mosaïque de l'abside.

(l'évêque consécrateur n'étant pour sa part pas même mentionné). Il faut de plus tenir compte d'une troisième inscription de Julianus, gravée sur un reliquaire – manifestement, celui ayant renfermé les reliques des saints dédicataires et associé à l'autel majeur –, et le désignant lui seul comme bâtisseur de l'église à la prière des saints en question[16]. Enfin, la marque la plus synthétique de la personnalité de l'argentier ne faisait pas non plus défaut à d'autres emplacements, bien en vue des clercs du moins, puisque subsistent deux monogrammes de Julianus, l'un à la paroi de l'abside et l'autre à la tribune du chœur[17]. Ainsi donc, pour résumer, les inscriptions de Saint-Vital s'avèrent mettre pratiquement à parité l'évergète laïc et les évêques – le mandant et le consécrateur – dans la zone d'affectation la plus publique que constituait le « narthex » (simple lieu de passage, sans doute) ; et c'est le nom de ce même donateur, à l'exclusion alors de tout autre, qui se signale à l'attention des martyrs – et de Dieu lui-même, par contrecoup – sur le réceptacle des reliques au plus intime du sanctuaire ; quant aux monogrammes – et même si l'on tient compte de l'apposition complémentaire de celui de l'évêque Victor à la tribune du chœur et sur tous les coussinets des chapiteaux du rez-de-chaussée[18] –, leur disposition ménage encore une situation avantageuse à l'argentier dans l'aire liturgique principale. Cette prééminence se justifiait, évidemment, par l'importance de la somme investie par le personnage dans la construction de l'édifice : 26.000 *solidi*, si l'on s'en rapporte à une indication du *Liber pontificalis* d'Agnellus[19] ; mais si nous ne disposions que de

16. *Ibid.*, p. 4, n° 6, et commentaire p. 8. *Iulianus argent(arius) seruus uest(er) praecib(us) uest(ris) bas(ilicam) a funda(mentis) perfec(it).*
17. *Ibid.*, p. 4, n° 5 a-b.
18. *Ibid.*, p. 4, n° 5 c. Victor avait été le prédécesseur immédiat du consécrateur Maximien et, nécessairement, l'ordonnateur de la poursuite des travaux après la mort du mandanr Ecclesius en 532/3.
19. *Ibid.*, p. 21.

Fig. 6. Ravenne, Saint-Vital. Mosaïque du cul-de-four de l'abside.

ces témoignages épigraphiques – ce qui, insistons bien là-dessus, correspond aujourd'hui à l'immense majorité des cas pour cette époque –, le rôle et la personnalité même des évêques tour à tour impliqués passeraient indiscutablement au second plan. Cette impression s'avère cependant presque annihilée par le contenu du programme figuratif qui se déploie au fond du chœur liturgique (Fig. 6) et qui de ce fait, comme nous le relevions pour l' « Euphrasienne » de Poreč, focalise les regards des fidèles en même temps qu'il s'impose aux clercs rassemblés dans cette zone. En toute logique, c'est au mandant Ecclesius que revient la place d'honneur, aux côtés du Christ trônant et des anges, et à parité avec le saint dédicataire Vital, dans la conque de l'abside ; moyennant la substitution de la Personne divine même à la Théotokos, l'analogie de composition – et d'intention – avec l'exemple parentinien est à cet égard pratiquement totale. Quant aux parois latérales de l'hémicycle, l'iconographie des deux célèbres panneaux aux effigies impériales n'apparaît pas moins signifiante en ce qui a trait à l'exaltation de la dignité épiscopale : car si Justinien et Théodora y entretiennent d'une part une relation directe avec le Sauveur (par l'offrande de la patène et du calice), on peut aussi les considérer, en extrapolant à partir des interprétations de Rodenwaldt, von Simson puis Deichmann[20], comme « faire-valoir » de l'évêque Maximien. En effet, celui-ci occupe conjointement à l'empereur la position privilégiée de l'un des panneaux en question (Fig. 7) ; on peut concevoir que, puisque le couple des *Augusti* n'est en réalité jamais venu à Ravenne, que le prélat a « joué » de ce rapprochement par l'image pour mieux marquer le soutien dont il bénéficiait (soutien très nécessaire, dans une cité qui lui avait initialement été hostile). On peut également y reconnaître la volonté du rappel de ce qu'avaient plusieurs décennies auparavant exprimé les papes Gélase puis Symmaque : à savoir que le souverain et l'évêque personnifiaient l'union idéale de l'*im-*

20. *Ibid.*, p. 183-184.

perium et du *sacerdotium* avec, dans le cadre de ce qui relevait du sacré, la prééminence au second[21]. Ainsi donc que nous l'annoncions, cette double exaltation du mandant et du consécrateur – exaltation très rationnellement graduée, de plus, puisqu'elle réserve au défunt initiateur l'avantage de la représentation en milieu proprement céleste – renverse bien de manière décisive ce qui ressortait des inscriptions ; l'évergète laïc se trouve même cette fois totalement exclu.

Au même moment et à Ravenne toujours, le programme de Saint-Apollinaire-in-Classe[22] offre une autre occasion de vérifier cette capacité éminemment suggestive de l'image. L'édifice avait, peut-être quelque temps après l'achèvement du gros-œuvre, été pourvu d'un pavement de mosaïque dont subsiste encore un fragment à l'extrémité du collatéral sud, et qui comportait des inscriptions rappelant, comme pour l' « Euphrasienne » de Poreč, la contribution de plusieurs fidèles au financement de cette composante du décor[23]. Mais quant à l'essentiel – soit au corps architectural et, manifestement, aux dispositifs liturgiques et à la mosaïque de l'abside –, le *Liber pontificalis* d'Agnellus livre la teneur d'une dédicace gravée dans le marbre et autrefois apposée dans le « narthex »[24] : en ce lieu de caractère foncièrement public à nouveau, le texte reprenait les termes de la dédicace juridique de Saint-Vital, avec indication de l'évêque mandant (ici Ursicinus, successeur direct d'Ecclesius), du dédicant laïc (l'argentier Julianus, derechef) et de l'évêque consécrateur (Maximien). Cette intervention majeure de Julianus est une seconde fois mentionnée dans l'inscription – aujourd'hui incorporée dans le mur du collatéral sud – qui signalait originellement la tombe d'Apollinaire[25] ; le formulaire de cette épigraphe s'en tient également – comme sur l'autel de l' « Euphrasienne » de Poreč et sur le reliquaire de Saint-Vital, qui correspondent aussi au saint des saints dans leur église – à un tour simplement objectif, et témoigne de l'initiative de Maximien quant au transfert des reliques du protoévêque dans l'édifice tout juste prêt. Avec peut-être un peu moins d'insistance qu'à Saint-Vital donc (mais on tiendra compte de l'éventuelle perte d'une épigramme de teneur comparable à celle de cette autre église), la personne de l'argentier évergète le dispute néanmoins toujours aux évêques

Fig. 7. Ravenne, Saint-Vital, paroi latérale de l'abside. Mosaïque représentant Justinien et l'évêque Maximien.

dans la commémoration épigraphique. Là aussi, cependant, le programme figuré fait basculer l'ensemble à l'avantage de ces derniers. Nous ne nous attarderons naturellement pas à l'évocation du thème principal de la conque absidale (Fig. 8) ; mais insistons du moins sur le fait que le grand martyr local s'y trouve présenté comme témoin – à l'égal des trois disciples mêmes de Jésus – de la Transfiguration ; cette sorte de projection dans le temps christique, corroborée par l'inclusion dans la prairie paradisiaque, établit sans ambages qu'Apollinaire jouit déjà du séjour céleste, où il intercède pour le troupeau de ses fidèles. L'allusion à ces derniers sous l'aspect des douze brebis à la base du cul-de-four, de même que le vêtement du saint martyr, marquent non moins nettement le souci du rappel de sa charge d'évêque. En ce sens, il apparaît comme le lien le plus ferme entre la gloire du Tout-Puissant et la lignée de ceux qui lui ont succédé sur le siège ravennate. Précisément, quatre de ces derniers sont représentés en pied au registre immédiatement sous-jacent. Le choix du nombre de quatre peut correspondre au désir de suggérer une correspondance entre les évangélistes mêmes, divulgateurs de la parole du Christ. On a aussi justifié, de

21. *Ibid.*, p. 184.

22. *Ibid.*, p. 231-280, pour la présentation détaillée.

23. Caillet, *L'évergétisme* (cit. n. 1), p. 47-50.

24. F.W. Deichmann, *Ravenna* (cit. n. 11), p. 3, n° 5. *Beati Apolenaris sacerdotis basilica mandante uero beatissimo Ursicino episcopo a fundamentis Iulianus argentarius edificauit ornauit atque dedicauit consecrante uero beato Maximiano episcopo die VIIII Maiarum indictione XII octies pacifici Basilii.*

25. *Ibid.*, p. 4-6, n° 7. *In hoc loco stetit arca beati Apolenaris sacerdotis et confessoris a tempore transitus sui usque diae qua per uirum beat(issimum) Maximianum episcopum translata est et introducta in basilica quam Iulianus argentarius a fundamentis aedificauit et dedicata ab eodem uiro beatiss(i)m(o) d(ie) VII Id(us) Maiarum ind(ictione) duodec(ima) octies p(ost) c(onsulatum) Basili iun(ioris).*

Fig. 8. Ravenne, Saint-Apollinaire-in-Classe. Mosaïque de l'abside.

manière assez convaincante, la sélection des quatre personnalités en question : Severus bénéficiait déjà alors, semble-t-il, d'une réputation de sainteté ; Ursus s'était illustré en tant que bâtisseur de la cathédrale de Ravenne ; Ecclesius pourrait bien avoir été celui sous lequel on avait découvert la sépulture du bienheureux Apollinaire ; et Ursicinus avait été, comme le rappelait justement l'une des inscriptions signalées ci-dessus, le mandant de la fondation de ce sanctuaire[26]. Ces quatre prélats pouvaient donc apparaître, chacun à un titre particulier, comme de dignes successeurs du grand

26. *Ibid.*, p. 262.

saint. Bien entendu, ils constituaient à eux quatre une simple contraction de la liste entière des évêques locaux, depuis la mort d'Apollinaire jusqu'à l'intronisation de celui en charge lors de la consécration de cette églises, c'est-à-dire Maximien. Et si ce dernier n'est pas représenté ici en propre, sa position de continuateur – et de récipiendaire, par contrecoup, des vertus du saint – se manifestait sans équivoque aux yeux de tous par la place qu'il occupait matériellement : juste sous les figures en question, dans la cathèdre d'où il devait présider aux cérémonies célébrées dans cette église. D'une autre façon qu'à Saint-Vital ainsi, soit en « jouant » non plus de l'appui impérial mais de l'autorité de ses prédécesseurs, l'évêque consécrateur confortait son statut en un lieu plus sensible encore pour le peuple comme pour les clercs : sur la tombe même du glorieux initiateur de la foi chrétienne de la cité ; et, naturellement, il n'est plus là le moindrement question du rôle de l'évergète laïc ...

Au regard de ces exemples, l'association aux saints dans le voisinage immédiat des puissances célestes d'une part, et la projection vers le protomartyr local par l'interposition d'une lignée d'autre part, apparaissent comme des moyens particulièrement judicieux d'affirmation du statut et de la personne de l'évêque régnant. Et ainsi que nous nous sommes ailleurs efforcé de le mettre en lumière, le premier de ces procédés – parce que le plus direct, sans doute – était en fait celui promis au plus grand avenir ; cela sans que soit totalement abandonnées cependant les listes épiscopales figuratives (en témoigne au premier chef celle du fameux « Velo di Classe », nappe d'autel destinée à un sanctuaire véronais du VIIIe siècle)[27] ; et le principe d'association de l'évêque au souverain ne manquera pas non plus d'être remis à profit, moyennant diverses nuances (ainsi pour le pape Léon III et Charlemagne à Rome vers 800[28], ou pour le patriarche Poppon et Conrad II à Aquilée dans le second quart du XIe siècle[29]). Mais il nous importait tout spécialement ici de dégager le caractère de moment-clé que constitue ce VIe siècle dans le fil d'une évolution. Avec toute la prudence qu'exige l'éventualité de précédents aujourd'hui disparus, il semble en effet que cette période ait correspondu à une prise de conscience décisive de l'efficacité de l'image, en termes d'imposition de la hiérarchie cléricale. Certes, l'inscription garde son utilité, et permet en particulier de rendre justice au rôle de chacun : on reste, à cet égard, en accord avec la grande tradition romaine de l'épigraphie dédicatoire. Mais sans doute réalise-t-on alors que le discours écrit devient imperméable à quantité de fidèles : dans le sens de cette déperdition, renvoyons aux propos de Grégoire le Grand sur la Bible des illettrés, quelques décennies seulement plus tard. Sans rompre donc avec les anciens usages – le souci de l'enracinement dans le substrat culturel que représentaient ces derniers était bien trop vivace –, on y adjoint le recours à un *medium* plus universellement accessible. Relevons en outre que ce *medium* lui-même connaissait alors une nette revalorisation par la sélection des sujets : car dans ces grands sanctuaires d'Italie du Nord et d'Istrie, en tout cas, l'effigie des donateurs – encore présents à Aquilée au IVe siècle – se voyait désormais proscrite ; et seules subsistaient, à un emplacement bien plus relevant que le sol cette fois, celles de Dieu, de la Vierge-mère, des saints, éventuellement – mais bien plus rarement, sans doute – celles des souverains, auxquelles s'associaient enfin celles des évêques avec, occasionnellement, celle de clercs majeurs de leur entourage le plus immédiat. Nous nous garderons, certes, de toute généralisation abusive. Car, aux mêmes temps à peu près, certains monuments d'autres régions témoignent d'une indéniable perdurance de la représentation figurée des laïcs : ainsi dans la catacombe de Comodille à Rome[30] et à Saint-Démétrios de Thessalonique[31], auprès d'une Vierge à l'Enfant et/ou de saints. Nous ferons cependant observer que ces personnages ne jouissent pas d'une mise en situation comparable à celle des évêques de nos églises : car nous demeurons dans un contexte funéraire beaucoup moins public au cimetière de Comodille, et les figures de donateurs de Saint-Démétrios

27. Cf. notamment la notice de C. Fiorio Tedone, dans S. Lusuardi Siena, *Il Veneto nel Medioevo. Dalla « Venetia » alla Marca Veronese. Le tracce materiali del Cristianesimo dal tardo antico al Mille*, Vérone 1989, p. 103-105 ; aussi, J.-Ch. Picard, *Le souvenir des évêques. Sépultures, listes épiscopales et culte des évêques en Italie du Nord des origines au Xe siècle*, Rome 1988, p. 515-519.

28. Cf. notamment C. Davis-Weyer, Das Apsismosaik Leos III in S. Susanna. Rekonstruktion und Datierung, *ZKg* 28 (1965), p. 177-194.

29. Cf. notamment M.C. Cavalieri, L'affresco absidale della basilica di Aquileia, *BdA* 61 (1976), p. 1-11.

30. Cf. notamment E. Russo, L'affresco di Turtura nel cimitero di Commodilla, l'icona di Santa Maria del Trastevere e le più antiche feste della Madonna, *BISI* 88 (1979), p. 35-85 ; 89 (1980-81), p. 71-150.

31. Cf. notamment R. Cormack, *The Byzantine Eye: Studies in Art and Patronage*, Londres 1989, p. 17-52, 45-72 et 121-122 (réimpression d'articles sur le décor de Saint-Démétrios respectivement publiés en 1969 et 1985), ainsi que Th. Papazôtos, Το ψηφιδωτό των κτητόρων του Αγίου Δημητρίου Θεσσαλονίκης, *Αφιέρωμα στη μνήμη Στυλιανού Πελεκανίδη*, Thessalonique 1983, p. 365-376.

n'investissaient vraisemblablement pas la conque de l'abside principale ; et ajoutons, à titre d'exemple complémentaire relevant de la période subséquente, que les effigies du laïc Théodotos se trouvent confinées dans la chapelle annexe qu'il a fondée à l'un des côtés du chevet de Sainte-Marie-Antique[32], sur l'ancien forum romain. Ainsi, sans pouvoir parler de l'instauration d'un nouveau « droit aux images » tout à fait exclusif, un mouvement assez net s'opère réellement à l'avantage des prélats. Alors même qu'en Orient la législation s'attachait à entériner les prérogatives de ces derniers, et que les bouleversements politiques de l'Occident les portaient également au premier plan, la traduction monumentale assurait donc une diffusion particulièrement éloquente de cet ordre des choses.

Jean-Pierre Caillet

Η ΕΠΙΒΕΒΑΙΩΣΗ ΤΗΣ ΑΥΘΕΝΤΙΑΣ ΤΟΥ ΕΠΙΣΚΟΠΟΥ ΣΤΟΥΣ ΠΑΛΑΙΟΧΡΙΣΤΙΑΝΙΚΟΥΣ ΝΑΟΥΣ ΤΗΣ ΒΟΡΕΙΑΣ ΑΔΡΙΑΤΙΚΗΣ: ΑΠΟ ΤΗΝ ΕΠΙΓΡΑΦΗ ΣΤΗΝ ΕΙΚΟΝΑ

Σημείο αφετηρίας του παρόντος άρθρου αποτελεί το παράδειγμα της νότιας «Θεοδωριανής» βασιλικής της Ακυληίας, όπου, από την εποχή της επίσημης εγκαθίδρυσης του χριστιανισμού, μαρτυρείται η συνήθεια δωρεών από πολίτες (λαϊκούς) για την κατασκευή του κτίσματος λατρείας και η μνεία της αφιέρωσής του από τον επίσκοπο. Η απώλεια των βασικών μερών (λειτουργικά σκεύη, ανωδομή του ναού), αλλά πιθανώς και άλλων στοιχείων, επιβάλλει τη συγκρατημένη διαπίστωση ότι, εάν ο επίσκοπος κατέχει ήδη τιμητική θέση (το πρεσβυτέριο), σύμφωνα με την αφιερωτική επιγραφή, οι λαϊκοί δωρητές έχουν επιτύχει να εκφραστεί έμμεσα η παρέμβασή τους στον κυρίως ναό μέσω της εικόνας.

Η τάση φαίνεται να έχει αντιστραφεί τελείως, εάν λάβουμε υπόψη τα μνημεία-κλειδιά του 6ου αιώνα που σώζονται: την «Ευφρασιανή» βασιλική στο Poreč, τον Άγιο Βιτάλιο και τον Άγιο Απολλινάριο in Classe στη Ραβέννα, κτίσματα στα οποία διατηρείται αφ' ενός το κύριο μέρος του εικονιστικού διακόσμου των ανώτερων τμημάτων και αφ' ετέρου μαρτυρίες των επιδαπέδιων και επιτοίχιων επιγραφών, καθώς και αυτών που έχουν γραφτεί στα φέροντα στοιχεία του κτίσματος αλλά και στα διάφορα λειτουργικά σκεύη ή στις λειψανοθήκες.

Σε όλες τις παραπάνω περιπτώσεις η οικονομική συμμετοχή των λαϊκών –ακόμη και όταν είναι μεγαλύτερης σημασίας, όπως του θησαυροφύλακα Ιουλιανού στους δύο ναούς της Ραβέννας– δεν εκφράζεται παρά μόνο με τις επιγραφές, ενώ ο ρόλος των επισκόπων εξαίρεται επιπλέον με την απεικόνισή τους μέσα σε ένα ιδιαίτερα τιμητικό σύνολο: είτε κοντά στον αυτοκράτορα (Μαξιμιανός στο πρεσβυτέριο του Αγίου Βιταλίου), είτε –και κυρίως– κοντά στον ή στους μεγάλους τοπικούς αγίους και τον ίδιο τον Χριστό (Ευφράσιος στην αψίδα του Poreč, Εκκλήσιος στην αψίδα του Αγίου Βιταλίου, τέσσερις επίσκοποι παρατακτικά στην αψίδα του Αγίου Απολλιναρίου in Classe).

Από τα παραπάνω συνάγεται ότι, με την προοπτική της επιβεβαίωσης του επισκοπικού αξιώματος, η εικόνα επιβάλλεται ως μέσον προνομιακό. Διότι, αν και η χρήση της επιγραφικής δεν έχει εγκαταλειφθεί, η απεικόνιση επωφελείται από την άμεση επικοινωνία με το σύνολο των πιστών. Πρόκειται για ένα φαινόμενο που θα παίξει σημαντικό ρόλο στην ενίσχυση της ιεραρχίας στον κλήρο κατά τους επόμενους αιώνες, στην παγίωση του οποίου φαίνεται να υπήρξε ουσιαστική η συμβολή του 6ου αιώνα.

32. Cf. notamment G. Matthiae et M. Andaloro, *Pittura romana* (cit. n. 8), p. 138-147 et 267-270.